

# En visite chez Serge et Brigitte CABROLIE à Rueil-Malmaison (92)



## PEUT-ON ALPHABÉTISER SANS POLITISER ?

Etrange cortège entre deux rangées de voitures : côte à côte, des blousons délavés et trop légers pour la saison, des manteaux de fourrure et des pardessus anglais. Puis devant le parvis de l'église, le tri se fait, les Marocains rejoignent le sous-sol où un local mal chauffé les accueille pour une séance d'alphabétisation... aux sons de l'orgue. Serge et Brigitte sont là, dans ce local de fortune, bénévoles, disponibles... et libres car ils ont choisi de ne dépendre que de ceux qu'ils aidaient.

Un reportage de  
Roger UEBERSCHLAG

### Ça ne servait pas à grand chose

**BRIGITTE.** — Le groupe d'alphabétisation fonctionnait depuis quatre ans, je ne l'ai rejoint qu'en 1972, il y a donc deux ans. Au début, Serge et moi, nous avons un peu tâtonné pour nous rendre compte de ce que l'on pouvait faire. On a commencé par utiliser des livres qui existaient déjà dans ce cours : « bien lire et aimer lire ». Ça ne nous plaisait qu'à moitié...

**SERGE.** — Il faut dire aussi que nous avons eu un handicap dans la mesure où lorsque nous sommes arrivés, le groupe était animé par une Tunisienne parlant arabe et faisant une grande partie du cours en arabe. Nous ne parlons pas arabe, d'où un handicap énorme...

**BRIGITTE.** — Mais il y avait des Marocains qui suivaient déjà le cours depuis deux ans et avaient donc un certain niveau en français. On les a utilisés au mieux. On a travaillé sur le bouquin, mais au début on ne savait pas très bien dans quel sens travailler.

**ROGER.** — *Mais comment vous était venue l'idée de participer à l'alphabétisation ?*

**BRIGITTE.** — On s'était occupé auparavant des bidonvilles, à Nanterre, en leur apportant des vêtements, en prenant des gamins le mercredi, pour leur réapprendre ce qu'ils n'avaient pas compris en classe. Ça ne servait pas à grand chose. Ce n'est pas à notre niveau qu'on aurait pu changer la situation. On a

arrêté, mais l'envie nous restait de faire quelque chose qui soit utile, avec des travailleurs émigrés — dans les bidonvilles, c'était d'ailleurs déjà des travailleurs émigrés.

J'ai commencé dans le cadre d'une M.J.C. où j'animais des activités. Parfois j'allais voir comment fonctionnait dans cette M.J.C. le groupe des Marocains en alphabétisation.

**SERGE.** — Quand Brigitte a commencé, j'étais encore incorporé. Quand je suis revenu du service militaire, je me suis intégré au groupe d'alphabétisation. On a eu des problèmes avec le directeur de la M.J.C. qui voyait d'un mauvais œil la présence d'Arabes dans sa maison. On a donc décidé d'être autonomes et d'aller ailleurs. On a essayé de trouver un local. D'abord chez un particulier mais il fallait que les Marocains demandent une clef pour entrer et ça les gênait. Après cela on a atterri chez le pasteur à Rueil. On avait constitué une A.S.T.I. (association de solidarité aux travailleurs immigrés), on a réuni une dizaine de français pour constituer un bureau, pour avoir le droit de créer une association française pour ne pas être tracassés par la préfecture, comme c'est le cas pour les associations étrangères. Mais il avait été entendu que les rôles actifs seraient dévolus aux immigrés. A partir de ce moment-là on a expérimenté la méthode Maspéro. Dans la précédente méthode (« bien lire et aimer lire »), l'idéologie était très particulière. Des phrases du genre : « Mouloud est bien content, il travaille toute la journée, il travaille vite et bien. Il est fatigué mais il continue, il se coupe, mais cela ne l'arrête pas. C'est un bon ouvrier. » Face à cela, la méthode Maspéro était une critique du patron, de l'attitude de la C.G.T... mais c'était très plaqué sans aucun rapport avec la vie courante, quotidienne des

ouvriers, c'était les pousser à faire la grève, mais une grève pour qui, pour quoi ? C'était complètement en dehors de leur réalité. A ce moment-là beaucoup de travailleurs ont eu l'impression qu'on faisait de la politique dans les cours. Ils sont partis en disant : « si ce n'est que ça l'alphabétisation »...

## L'oral c'est du vent

**SERGE.** — Mais ils étaient déçus pour une autre raison. En ce temps-là on ne faisait que de l'oral. Un problème énorme s'était donc posé. En venant au cours, ils veulent écrire, et rentrés chez eux, assimiler ce qu'ils ont écrit. Or nous, on faisait beaucoup d'oral, on lisait des textes, on les discutait.

**BRIGITTE.** — Or quand ils sortent du cours, ils veulent conserver des traces. Ils ont écrit, ils ont fait un effort de compréhension ; après nos séances de discussion, ils quittaient la salle en ayant l'impression de n'avoir rien fait. Alors on a arrêté et on est reparti en faisant carrément de l'écrit.

**ROGER.** — *Oui, mais cet écrit portait sur quelles difficultés ?... sur quels thèmes ?*

**BRIGITTE.** — On a voulu qu'ils prennent conscience que le cours c'étaient eux qui en détermineraient le contenu par les bouquins, les articles, les propos qu'ils apporteraient. Même si on n'était pas toujours d'accord avec les textes qu'ils proposaient en étude (c'étaient des pages arrachées à des méthodes de lecture paternalistes) nous laissons faire pour qu'ils vérifient la sincérité de notre contrat.

**ROGER.** — *Ils ne pensaient pas à apporter des extraits de journaux ?*

**BRIGITTE.** — Ils n'en lisent aucun, pas même *France-Soir*. Ils regardent la télévision. Ils font beaucoup de références aux émissions, au journal télévisé. Alors, ceux qui avaient abandonné sont revenus et on en a eu une vingtaine. C'était en juin. A la rentrée, on les a divisés en petits groupes et on a

essayé le texte libre et les fichiers auto-correctifs pour les opérations. Le texte libre a marché parce qu'il y avait eu les événements racistes de Marseille. On discutait ensemble et on mettait un texte au point. Mais il n'y avait pas assez de technique alors qu'ils ont besoin de faire des exercices de prononciation, de correction phonétique.

**SERGE.** — Je m'occupais des moyens et on utilisait en maths les fichiers auto-correctifs et on parlait de textes libres très courts. Ils écoutent énormément les émissions de la radio arabe (Le Caire, Beyrouth, Alger) et veulent en parler.

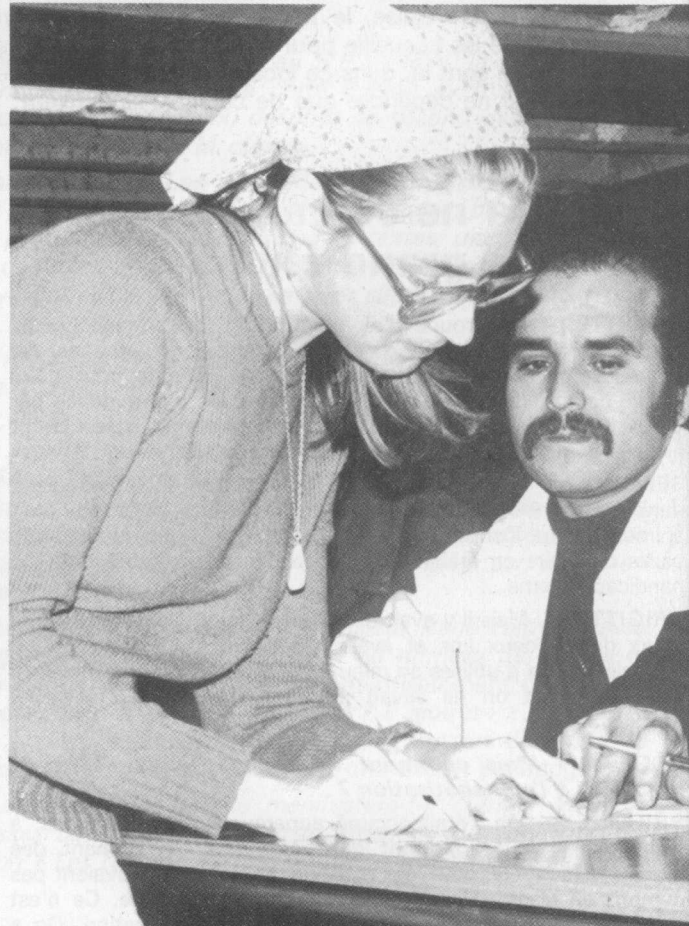
**BRIGITTE.** — On a essayé de mélanger les groupes mais cela n'a pas été concluant. Par ailleurs, ils tenaient beaucoup à se rendre compte de leurs progrès. Il était bon aussi de les prendre parfois individuellement pour certaines difficultés. On notait à la fin de chaque cours ce qu'on avait fait et on se rendait compte de la progression de chacun. En français, on pointait les sons, les mots acquis pour les amener à un niveau qui leur permette d'écrire des textes. En même temps nous accordions nous-mêmes, plus d'importance aux difficultés phonétiques qu'on avait un peu escamotées au début. Nous avons essayé de connaître le système phonétique arabe, de le comparer au français.

## La conscientisation

Cette année, on a essayé de partir de leur propre réalité, de leurs problèmes quotidiens, et de leur montrer que leurs difficultés étaient reliées à tout un ensemble, qu'ils étaient dans un certain contexte, qu'ils avaient un rôle à jouer. Partant de leurs relations avec les syndicats, on a essayé de discuter du rôle du syndicat, pendant les grèves. On a parlé aussi du Tiers-Monde, on essaye de donner un contenu politique mais non en plaquant une idéologie sur leurs expériences mais en les incitant à une analyse, à une discussion. Ils nous apportent des faits, des idées, nous on apporte les nôtres. C'est un échange

*En cas de contestation, l'expulsion ou la légion.*

*On est reparti en faisant carrément de l'écrit.*





alors qu'auparavant ils suivaient docilement un cours infantile, aliénant. Parfois j'apporte un texte, parfois c'est eux qui veulent discuter d'un événement comme la guerre au Moyen-Orient. On a débattu ainsi pendant quatre cours des pays du Tiers-Monde, des relations entre Israël et les Américains et à partir de là on a composé des textes collectifs servant à l'apprentissage de la lecture et à l'étude de la langue (grammaire, vocabulaire). Ils participent beaucoup plus qu'avant, ils sentent que ce sont leurs problèmes qui sont abordés, qu'il n'y a pas un fossé entre ce qu'on étudie au cours et ce qu'ils discutent entre eux, dans les foyers, en arabe.

**SERGE.** — C'est finalement en partant de leurs propres questions qu'on est arrivé à se poser nous-mêmes le problème de la signification de ce cours, de notre présence, du rôle qu'on y jouait, des idées qui méritaient d'être défendues. Comme il fallait parfois prendre position sur la politique générale ou les problèmes syndicaux, nous avons été amenés à lire plus, à nous documenter, à approfondir les questions, effort que nous n'aurions sans doute jamais fait si l'alphabetisation ne nous y avait contraints, du moins cette technique-là que nous mettions au point en tâtonnant.

## Ils en savent des choses sur l'O.N.U. !

**BRIGITTE.** — Au départ nous sous-estimions leur information. Leurs difficultés d'expression nous avaient fait conclure trop rapidement que leur champ mental, intellectuel était très réduit, limité aux lieux de travail et à l'existence quotidienne. Mais lorsque nous leur avons donné champ libre pour le choix des sujets de discussion, nous avons constaté qu'ils étaient bougrement bien informés et curieux des problèmes généraux. Ainsi l'O.N.U. Ils en savent des choses sur l'O.N.U. ! Ils sont au courant de tout ce qui s'y passe, ils connaissent le rôle qu'y



joue l'Algérie. Ainsi rien que par les éléments qu'ils nous apportent on peut alimenter une discussion très intéressante.

**ROGER.** — *Pour que des immigrés acceptent de parler de leurs préoccupations politiques, par exemple, suffit-il d'organiser un cours non-directif ou faut-il établir un climat de confiance par des relations extra-scolaires ?*

**SERGE.** — Nous avons été conduits très simplement à partir de leurs intérêts profonds. Ainsi, ils arrivent en ordre dispersé au cours, sur une quinzaine de minutes et nous mettons ce temps à profit pour parler très familièrement de ce qui s'est passé entre deux cours. C'est une situation extra-scolaire, on est debout dans un coin, on prépare le local, cela se passe en toute banalité. Après, au début du cours, on reprend souvent un des propos et on lui accorde une attention plus importante.

**BRIGITTE.** — Ils sont aussi très portés à organiser chez eux de petites «fêtes». On danse, on boit du thé, on mange des gâteaux. Le fait d'aller chez eux est très important, de manger avec eux, de discuter.

## La chambre à mille francs

**ROGER.** — *Dans quelles conditions vivent-ils ?*

**BRIGITTE.** — Ils sont installés à quatre ou cinq dans les chambres d'un pavillon par exemple, et paient entre 100 et 200 F par mois par lit. Ce sont des Marocains qui sont les propriétaires de ces maisons et ils en retirent des revenus appréciables. Ça leur permet du moins de se retrouver ensemble. Ils nous invitent, pas seulement parce qu'on est leurs moniteurs mais parce qu'ils voient qu'on fait cela depuis deux ans, qu'on y tient et que par conséquent on partage un certain nombre de leurs soucis. Pas tous, car nous nous refusons d'intervenir dans certaines discussions qui leur sont propres ; par exemple de la place à donner à la religion. On leur dit ce qu'on pense de la religion en France mais pour ce qui est du ramadhan, des rites musulmans, ça c'est leur problème. Ils ne sont pas d'accord entre eux mais nous, on n'intervient pas. De même pour ce qui est du rôle de la femme. Moi, je prends position en ce qui concerne la condition féminine en France, mais pour ce qui est de la place de la femme dans la vie marocaine, ça les regarde, ils en discutent entre eux, je n'interviens pas. C'est à eux à résoudre ce type de problème. Une attitude pareille est importante parce qu'ils n'accepteraient pas qu'on vienne leur faire la leçon en référence à nos principes.

**ROGER.** — *En quoi consiste votre engagement politique ?*

**BRIGITTE.** — Disons que notre engagement politique, c'est d'avoir une pratique. Ce n'est pas d'avoir certaines idées et de discuter sur les travailleurs émigrés, sur le Tiers-Monde. Là on considère qu'on a un contrat direct et notre engagement politique c'est ce qu'on leur apporte et ce qu'ils nous apportent. Ce n'est pas de vouloir discuter sur un tas de problèmes. L'engagement politique c'est la prise de position qu'on prend par exemple par rapport à ces travailleurs émigrés.

**SERGE.** — A partir du moment où nous avons bien déterminé nos objectifs, nos points de vue, à partir du moment où nous avons approfondi notre connaissance du marxisme-léninisme, il est évident que l'intervention au niveau d'une organisation de masses comme l'est finalement une organisation de travailleurs émigrés, est importante. Ça nous a permis d'éclaircir énormément le travail qui était à faire dans une organisation de masse, de l'élévation du niveau de conscience des travailleurs, qui s'est posée par leurs questions, par leurs demandes. Cette action se concrétise par la lutte contre le capitalisme (contre le système, le patron, l'exploitation, comment il la ressentait, comment il la comprenait) et contre le révisionisme (comment les organisations syndicales leur masquaient la réalité en faisant passer pour une victoire une augmentation qui se traduisait surtout par un gain pour les cadres), contre les déviations du marxisme-léninisme.

**BRIGITTE.** — Naturellement on leur demande d'être vigilants mais non attentistes : le syndicat est important, il faut s'unir, il faut qu'ils s'y inscrivent. Il y a aussi la lutte anti-impérialiste contre les U.S.A. et l'U.R.S.S. car cette lutte concerne en premier lieu les pays du Tiers-Monde. A la radio égyptienne, ils entendent un certain nombre de critiques à l'égard de l'U.R.S.S., ils nous posent des questions, on en discute.

## Contre l'endoctrinement

**SERGE.** — Notre but, ce n'est pas du tout de leur donner une théorie, des grandes idées, d'en faire un jour des marxistes-léninistes. Ce serait une attitude tout à fait déplacée. Nous sommes là pour essayer de répondre à leurs questions, en avançant notre point de vue, en expliquant pourquoi il nous paraît juste. Faire de l'alphabétisation neutre, ce n'est pas possible. Il est bien évident qu'on ne leur fait pas des cours sur Marx ou Lénine. Il n'en a jamais été question. Simplement quand ils amènent un problème, on répond en fonction de ce que l'on sait et que l'on sent juste.

**BRIGITTE.** — De toute façon on ne cherche pas à les engager politiquement. On leur dit même qu'il est dangereux, pour eux, actuellement d'exprimer une idée politique personnelle, s'ils tiennent à leur sécurité. On leur explique pourquoi. On cherche à leur montrer que c'est important de discuter de ces idées-là mais en même temps qu'il faut savoir qu'un engagement politique est périlleux.

**SERGE.** — S'il y en a qui sont suffisamment motivés pour entreprendre une action, c'est leur problème. C'est à chacun à prendre ses responsabilités. On ne les a jamais invités à une réunion politique. Il n'en est pas question. On répond simplement à leurs questions.

**BRIGITTE.** — On ne se contente d'ailleurs pas d'une simple critique de l'impérialisme ou du capitalisme. On les informe des réalisations socialistes en Chine ou en Albanie. Un Marocain m'a dit par exemple : «Moi, si le patron n'était pas dans mon dos, je viendrais au boulot à dix ou onze heures. Une usine sans patrons, ça ne peut pas fonctionner.» On leur explique alors comment fonctionne un comité révolutionnaire, une triple entente. On leur dit comment en Chine ça fonctionne sans qu'il

y ait toujours quelqu'un qui leur dise : il faut se mettre au travail. On leur présente des témoignages et à partir de là on discute. Non seulement on entraîne à la critique de ce qui mérite d'être critiqué, mais on leur montre ce qui existe de positif et comment on y est arrivé. Car leur question est toujours : est-ce qu'une autre société est possible ?

**SERGE.** — En approfondissant notre engagement politique nous avons compris que ce n'est pas à nous d'apporter des textes, des idées mais c'est à la base de tirer de l'expérience quotidienne le maximum de questions et d'enseignements.

**ROGER.** — *Est-ce qu'à moyen terme, la formation que vous donnez à votre groupe ne peut pas le conduire à prendre lui-même l'alphabétisation en charge, à gérer lui-même ces cours ?*

**BRIGITTE.** — L'an dernier on avait tenté une expérience dans cette voie, pour l'organisation des cours et des fêtes. Mais c'était une vue de l'esprit qui ne tenait compte que de notre désir. Ça ne correspondait pas du tout à leurs besoins. Ils trouvaient que nous avions un rôle à jouer, que nous étions nécessaires parce que nous étions différents d'eux, parce que nos réactions les éclairaient sur eux-mêmes. Eux, ils ont une vie, ils jouent un rôle dans cet échange : nous, nous avons un autre rôle, de prise de position ou de réponse. L'autogestion, ça a rapidement foiré parce qu'elle ne répondait pas à leur demande du moment. Les laisser partir n'importe où, faire n'importe quoi, avec n'importe quelle méthode d'apprentissage réactionnaire, c'était les sacrifier à notre façon de penser l'organisation et les problèmes et non tenir compte de leur demande.

**SERGE.** — Ce serait malhonnête de les laisser partir consciemment tous azimuts alors qu'ils nous posent des questions, qu'ils demandent des réponses et qu'ils souhaitent que nous assurions des tâches d'organisation. On ne nie pas le rôle dirigeant du moniteur en séance d'alphabétisation ou du maître dans sa classe.

*Nous sommes là pour essayer de répondre à leurs questions.*

